

suivit Martigny d'un ton confidentiel, que je possède certaines économies ; pourquoi ne pourrais-je pas, lorsque vous abandonnez les affaires, acheter tout ou partie de votre fonds, devenir votre successeur ou votre associé ? Avec douze mille dollars on peut tenter quelque chose, et peut-être surgira-t-il un événement qui nous mettra bientôt l'un et l'autre en communauté de vues et d'intérêts."

Martigny avait un air mystérieux qui pouvait donner à penser. Toutefois, Brissot ne paraissait pas plus disposé à l'accepter pour associé que pour commis, quand un incident détourna son attention.

Un homme misérablement vêtu, à mine effrontée et exhalant une affreuse odeur de whiskey, venait d'entrer dans le store. C'était un de ces gaillards qu'on n'aimerait pas à rencontrer dans un endroit solitaire ; et le couteau, passé dans son lambeau de ceinture, témoignait que cette rencontre aurait pu n'être pas sans danger pour le promeneur paisible. Cependant les commis de Brissot, étant fort habitués à voir des gens de sombre apparence, l'un d'eux s'approcha de cet individu et lui demanda ce qu'il désirait. L'inconnu répondit en mauvais anglais, avec un accent espagnol, qu'il avait besoin de poudre à tirer, et aussitôt l'employé s'approcha d'un baril posé près de la muraille, où était renfermée cette dangereuse composition.

Or, le vicomte avait parfaitement reconnu dans l'acheteur de poudre un de ces Mexicains sinistres qu'il avait rencontrés en arrivant aux placers, et il se mit à examiner celui-ci à la dérobée, tandis que le patron achevait de déjeuner.

Le Mexicain, du reste, avait des allures bien capables d'inspirer le soupçon. Au lieu de suivre le commis et de s'assurer par lui-même, suivant l'habitude des acheteurs ordinaires, si l'on ne cherchait pas à le tromper sur le poids de la marchandise, il restait debout au milieu du store, observant avec un intérêt particulier les travées du plafond, l'épaisseur des clôtures de planches, la disposition des lieux. Bientôt le commis revint et lui apporta la quantité de poudre qu'il avait demandée. Le Mexicain sans même la regarder, dit avec distraction :

" Cette poudre ne me convient pas, donnez-m'en de la très grosse."

L'employé répondit qu'on n'en avait pas.

" Alors donnez-m'en de la très fine," répliqua flegmatiquement le singulier acheteur.

Comme on lui répondait encore qu'on n'avait qu'une seule espèce de poudre, il demeura un moment immobile et silencieux, inspectant toujours l'intérieur du store, et paraissait faire quelque calcul mental. Enfin, il s'aperçut de la défiance dont il était l'objet et reprit avec un grand sang-froid :

" Je n'ai pas de dollars... je n'ai pas de poudre d'or... Je n'ai rien ; mais je suis hidalgo, voulez-vous me faire crédit ?"

" La maison n'accorde crédit à personne," répliqua le commis, suivant la formule consacrée chez Brissot.

Et il retira prestement le paquet des mains de l'acheteur.

Le Mexicain ne put nullement s'offenser de ce refus auquel il s'attendait peut-être ; un sourire hautain se joua même sur ses lèvres flétries. Cependant il ne prononça pas une parole, toucha légèrement son sombrero délabré et sortit.

" Cette fois, monsieur de Martigny, dit Brissot dès que cet homme eut disparu, on ne pourra me blâmer d'avoir refusé crédit à un pareil chenapan. Dieu sait à quel criminel usage il voulait employer cette poudre, et certes ce n'était pas à tuer des outardes et des kangourous !"

Mais Martigny ne l'écoutait pas ; tout préoccupé, il saisit son chapeau, adressa au négociant un signe mystérieux et sortit à son tour.

Comme nous l'avons dit, le store de Brissot s'élevait sur une espèce de petit square ; mais, d'un côté, il était séparé des constructions voisines par une ruelle étroite. Arrivé sur la place, Martigny chercha inutilement des yeux le Mexicain ; ce fut seulement en passant devant la ruelle, qu'il le vit encore arrêté au pied de la muraille de planche et paraissant examiner

le store, à l'extérieur, comme il l'avait examiné à l'intérieur.

Martigny feignit de ne pas avoir remarqué sa présence et s'éloigna rapidement ; mais au bout d'une cinquantaine de pas, il fit halte et se cacha derrière une tente. Le Mexicain ne tarda pas à sortir de la ruelle, en regardant à droite et à gauche pour s'assurer qu'il n'était pas épié ; puis, satisfait sans doute de la solitude qui paraissait régner autour de lui, il se perdit dans le labyrinthe de barraques en toile et en bois qui formaient cette partie de la ville.

Alors le vicomte revint sur ses pas avec précaution, se glissa dans la ruelle et inspecta scrupuleusement la cloison.

Il n'aperçut d'abord rien de suspect. Les planches, quoiqu'un peu légères, étaient lisses, polies, parfaitement jointes. Cependant à l'entrée où il avait vu le Mexicain arrêté, il finit par distinguer des marques au charbon qui semblaient avoir été faites tout récemment. De plus, en poursuivant ses investigations, il découvrit un clou, à moitié enfoncé dans le bois ; ce clou étant à vis et fort aigu, il avait suffi de le faire tourner entre deux doigts pour qu'il eût pénétré sans bruit dans les voliges. Le fer en était neuf, brillant et n'avait pas subi encore l'action du grand air. Enfin les bavures de bois que la vis avait repoussées au dehors étaient toutes fraîches, et évidemment elles avaient été produites peu de minutes auparavant.

Martigny tint compte de tous ces détails et chercha dans sa tête quelle en était la signification.

" Les marques au charbon, passe encore ! murmura-t-il ; mais à quoi diable peut servir ce clou ?"

Après un moment de réflexion, il se frappa le front :

" J'y suis, pensa-t-il ; les marques sont visibles le jour ; mais, si l'on venait la nuit, cette pointe de fer serait plus facile à retrouver... Hum ! je commence à comprendre."

Il compta soigneusement les pas, à partir de l'endroit où étaient les marques jusqu'à l'extrémité du store, du côté de la place. Alors il rentra dans le magasin, et, en suivant la paroi intérieure, il compta le même nombre de pas. Il put s'assurer ainsi que le clou enfoncé dans les planches correspondait exactement à la portion de la cloison qui touchait le baril de poudre.

Brissot et les commis l'observaient du coin de l'œil, et en le voyant ainsi aller et venir sans cause apparente, ils étaient assez disposés à le croire fou. Le vicomte ne s'inquiéta pas le moins du monde de leur opinion : après avoir fait mentalement ses supputations, il s'approcha de Brissot et lui dit à voix basse :

" Que vous voulez ou non, monsieur, je passerai la nuit prochaine, et peut-être trouverai-je l'occasion d'acquitter ma dette de reconnaissance envers votre famille et envers vous."

" Qu'est-ce donc ? demanda Brissot tout effaré ; serions-nous menacés de quelque danger ?"

" Peut-être ; mais, de grâce, affectez le calme le plus parfait, car on nous regarde et je soupçonne... Ce soir, à la chute du jour, je reviendrai avec mes armes. Jusque-là, pas un mot de moi et de mes soupçons à vos commis. Ne les laissez sortir sous aucun prétexte et veillez à ce qu'ils ne puissent causer en particulier avec personne : vous saurez pourquoi un peu plus tard."

Et Martigny voulut sortir.

" Mais du moins, demanda Brissot un peu pâle, ne pourriez-vous me donner une idée de ce qui se passe ?"

" Patience !" dit le vicomte en clignant des yeux.

Et il quitta de nouveau le store à pas précipités.

VIII

LA DÉFENSE

Sur le soir, au moment où les commis fermaient le magasin, Martigny revint, se glissant le long des maisons, évitant le voisinage des lanternes qui s'allumaient çà et là, et prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas être aperçu. Il repoussa le

mulâtre qui posait les derniers volets et s'introduisit furtivement dans le store.

Une seule bougie éclairait l'immense galerie qui ne recevait plus aucun rayon de jour extérieur. Autour de ce triste luminaire, on apercevait les préparatifs d'un dîner pauvre et frugal comme l'avait été le déjeuner. Les employés achevaient de vaquer à leurs occupations de chaque soir, tandis que le patron, la tête appuyée sur ses mains, demeurait plongé dans ses réflexions.

Quand Martigny se trouva dans la petite sphère lumineuse où les formes devenaient visibles, il fut facile de reconnaître qu'il était armé jusqu'aux dents ; son revolver et son couteau de chasse étaient passés dans sa ceinture et il tenait à la main son fusil double de gros calibre. Il s'approcha de Brissot qui s'était levé en le voyant et lui dit à voix basse :

" Vous n'avez pas quitté le store de la journée, n'est-ce pas ?"

" Non certes ; vous m'avez causé une telle frayeur que je n'ai pu me décider même à aller verser ma recette du jour à la banque suivant l'usage."

" Vous verserez deux recettes demain... Et aucun de vos employés n'a eu de communications avec le dehors, depuis la visite du Mexicain ?"

" Je ne les ai pas perdus de vue un instant, et ils n'ont pas échangé avec les acheteurs un mot de plus qu'il n'était strictement nécessaire pour les besoins de la vente."

" C'est à merveille."

" Eh bien ! mon cher compatriote, poursuivit le vicomte en élevant la voix et en employant la langue anglaise, il paraît que votre sommeil pourrait être troublé la nuit prochaine ; aussi ai-je pris la liberté de venir vous demander le gîte et le souper, afin de renforcer la garnison. Nous tâcherons de recevoir l'ennemi comme il faut !"

En parlant ainsi, Martigny observait les employés qui s'étaient rapprochés du patron ; mais leurs visages trahissaient seulement la surprise et l'inquiétude bien naturelles que devait leur inspirer une pareille annonce. Don Fernandez lui-même, ne paraissait ni moins surpris ni moins alarmé que les autres.

" Si vraiment vous pensez, monsieur de Martigny, que nous serons attaqués cette nuit par des malfaiteurs, pourquoi n'enverrais-je pas demander au shérif des soldats pour nous garder ?"

" C'est inutile ; nous voilà sept hommes bien armés et j'imagine que l'on essaiera d'employer contre nous la ruse plutôt que la force ; nous pourrions faire face à toutes les éventualités... Seulement, mon hôte, occupez-vous un souper un peu meilleur que vos repas ordinaires, car notre veille sera longue et peut-être aurons-nous besoin de montrer du courage d'ici à demain."

Tous les employés s'attendaient à ce qu'une pareille proposition fût repoussée avec indignation ; mais à leur grande surprise, Brissot s'exécuta sans hésiter. Il ordonna d'apporter un jambon et plusieurs boîtes de conserves qui ne semblaient pourtant avoir éprouvé aucune avarie ; enfin, il alla chercher lui-même, dans une caisse dont seul il avait la clef, deux bouteilles de vieux bordeaux et deux de champagne pour égayer le repas.

" Hum ! murmurait un des loustics de la bande, il faut que le patron ait bien peur !"

En un instant, le couvert fut mis ; et Martigny qui conservait toute sa présence d'esprit et toute sa gaieté, dit à demi-voix :

" Allons ! gentlemen, hâtons-nous. Le souper ne doit pas se prolonger plus que d'habitude, car on nous observe peut-être par quelque fente et le moindre changement dans les usages de la maison pourrait donner l'éveil à nos adversaires. A table donc ! votre patron vous régale pour la bravoure que vous aurez probablement occasion de montrer à le défendre."

Les employés ne comprenaient pas grand-chose à ces propos ; mais ils priaient fort le repas délicat étalé devant eux ; aussi ne se firent-ils pas prier pour fêter la bonne chère. Brissot lui-même, malgré ses inquiétudes, ne fut pas des derniers à attaquer plats et bouteilles. Mais c'était Martigny qui semblait être le